





**Jean-Luc DEMELIER**

**LES MARCHES DU TEMPS**

**ANNAEDITIONS**

# Photographie de couverture de René VILLAIN



A toi, Lilou

Ce livre numérique a été publié via bookelis

## LUNDI

Tapi dans l'ombre, il attend, avec le calme et la patience de celui qui sait que le sort de sa victime est désormais inéluctable. Confiant dans la rapidité de ses mouvements et fort de son effet de surprise, le retour de sa prochaine proie mettra fin à d'interminables va-et-vient.

Son souffle est court et régulier ; ses yeux captent le moindre frémissement, le plus léger mouvement annonciateur de l'arrivée de celui qui ne verra plus se lever l'astre d'azur.

Son sens auditif tout à l'analyse des sons environnants vient cependant de détecter un bruit trop rare. Celui des pneus écrasant les graviers de l'allée. Le plaisir de la chasse peut attendre. Sa victime n'aura droit qu'à un court sursis. La joie de revoir sa maîtresse effaçant toute notion de choix, le tueur abandonna son poste de guet et, avec une agilité retenue, bondit par-dessus les massifs colorés et déjà odorants.

Brutalement, le pied enfonça la pédale de frein, stoppant net le cabriolet.

La portière s'ouvrit et, à peine ses jambes sorties de son bolide, Annabelle ressentit au travers la toile de son pantalon les frottements ondulant de son ancien confident.

- Arthur !!! Tu es incorrigible ! J'ai bien cru t'écraser, gros matou !

Le prenant dans ses bras elle constata que les repas donnés par Roger étaient toujours aussi copieux.

- Tu es trop gros, Arthur ! Les souris doivent bien se moquer de toi !

Tout en caressant le pelage fauve de son chat, Annabelle laissa son regard courir sur les couleurs de renouveau qui donnaient au parc environnant, en ce début de matinée printanière, une impression de temps figé. Cela faisait déjà pourtant sept ans, que les troupes alliées avaient mis fin à l'oppression allemande.

Elle murmura en regardant Arthur, « Avant Sainte Valérie l'hiver n'abandonne pas la partie ! »

Elle reposa sur l'herbe fraîchement coupée son chat qui ronronnait, remonta dans sa voiture et se dirigea vers l'entrée de la grande bâtisse.

Ne prenant que son petit sac à main, elle gravit d'un pas alerte les marches verdies menant au perron.

Elle ne put s'empêcher de maugréer contre le vieux Roger : « Ces pierres sont une véritable patinoire ! »

Elle poussa le loquet de bronze de la porte d'entrée et pénétra dans le hall. A nouveau, l'odeur qui envahit ses narines ramena à sa mémoire un flot de souvenirs d'enfance. A chaque retour en ce lieu, les mêmes impressions jaillissaient en elle. Mais désormais, le froid humide qui vous saisissait lorsque vous pénétriez en ces murs laissait place à une plus douce chaleur.

La maison est bien calme ce matin, pensa Annabelle en accrochant son blouson de daim et son foulard de soie au portemanteau où pendaient une écharpe de laine et un manteau fatigué par trop d'hivers.

Tout en la poussant, elle frappa légèrement de sa main gantée la haute porte du salon.

Rapidement, ses yeux parcoururent la pièce où trônait un véritable amoncellement de bibelots ramenés de lointains voyages. Le verre posé sur le piano lui laissa deviner que Jeanne n'était pas entrée dans cette pièce depuis la veille au soir.

Annabelle referma le battant de la double porte et monta, avec la souplesse de son corps longiligne, le large escalier de pierre.

Arrivée sur le palier, le trait fin de lumière qui soulignait le bas de la porte face à elle, lui fit comprendre que sa mère était encore dans sa chambre.

Elle retira ses gants de conduite, et les déposa avec son sac sur le guéridon de fer forgé qui séparait les deux chambres de ses parents. Ses ongles vinrent griffer légèrement le bois de peinture blanche et le son d'une voix douce lui répondit :

- Entre mon Anna !

Annabelle pénétra dans la pièce faiblement éclairée et vint s'asseoir sur le bord du grand lit où sa mère, assise et retenue par de volumineux coussins, l'accueillit avec un sourire de tendresse.

Les bras s'entrecroisèrent et les corps se joignirent ; les deux femmes restant ainsi sans rien dire, leurs visages doucement appuyés l'un contre l'autre, les cheveux blancs décoiffés contrastant avec la raideur des cheveux bruns. Des larmes recouvrirent les noires pupilles d'Annabelle tandis que les yeux bleus fatigués semblaient se perdre dans les rayons de lumière qui perçaient entre les volets.

Annabelle posa sa tête sur la poitrine de cette mère prématurément usée.

- Tous les jours tu me manques, Petite Mère !

Les yeux bleus s'embuèrent alors de larmes.

- As-tu fait bonne route, mon enfant ?

- Excellente et je suis en pleine forme !

- Veux-tu bien pousser les volets, ma chérie ? Cela va mettre un peu de vie dans cette chambre !

Annabelle se dégagea de l'étreinte d'affection et alla pousser les contrevents.

Tout en laissant les rayons du soleil matinal inonder la pénombre, elle inspira profondément l'air vivifiant, avant de refermer la fenêtre.

- Comment se fait-il qu'à cette heure-ci tu ne sois pas encore levée maman ?

- Aurais-tu oublié que le lundi est le jour du marché ? Jeanne y part toujours de bonne heure pour être de retour en milieu de matinée.

- Et bien, tant mieux ! Je vais moi-même procéder au lever de la reine mère, dit Annabelle en affichant un large sourire. Mais avant je vais descendre à la cuisine nous préparer un copieux petit-déjeuner que nous allons prendre au lit. Ça va nous rappeler des souvenirs.

Annabelle quitta la pièce avec sa légèreté féline. Elle descendit l'escalier en laissant courir sa main le long du cuivre

brillant de la rampe. Cette nuit sans sommeil commençait à lui donner un appétit féroce et en pénétrant dans la cuisine elle espérait bien y trouver de quoi apaiser sa faim.

- Dommage que Jeanne ne soit pas revenue, le pain aurait été plus frais ! pensa la jeune femme.

Elle ouvrit le réfrigérateur, et le morceau de civet, à côté duquel était déposé un reste de choux, lui mit l'eau à la bouche. Elle sortit également le fromage de brebis du garde-manger en se promettant d'en ramener à Paris lorsqu'elle repartirait, dans trois jours.

En prenant de l'eau pour préparer la tisane de sa mère, Annabelle se dit que Jeanne n'avait pas dû se nourrir avant de partir au marché, car aucune vaisselle sale n'attendait dans l'évier.

En voyant pénétrer sa fille avec un plateau de victuailles aussi copieux, Madame Vercelli ne put s'empêcher de rire.

- Tu as dévalisé le garde-manger ! Tu crois que tu vas manger tout ça ?

- Tu vas m'y aider, Petite Mère.

Annabelle posa le plateau d'argent au centre du lit et vint s'asseoir près de sa mère.

- Tu redonnes toujours la vie à cette maison quand tu es là !

- Tant mieux, maman, et on va en profiter pleinement ces trois jours !

- Tu te doutes que j'ai mille questions à te poser.

- Que voulez-vous savoir, Madame la comtesse ? s'esclaffa la jeune femme, en se servant un gros morceau de viande.

- Parle-moi de ta vie à Paris ; ton travail, tes amis et ... tes amours peut-être ?

Annabelle parla tout d'abord de son nouvel appartement qu'elle occupait depuis plus d'un mois et des autres locataires, tout à la fois distants et curieux face à cette nouvelle célébrité du cinéma, qui s'habillait parfois comme un garçon et qui pilotait une puissante voiture décapotable.

Tout en écoutant avec un intérêt gourmand ce que sa fille lui racontait, Madame Vercelli se rappelait comment, étant enfant, Annabelle était déjà différente des filles de son âge.

Un bruit de porte s'ouvrant au rez-de-chaussée interrompit ce moment de partage entre les deux femmes.

- Voilà Jeanne qui rentre du marché, ma chérie ; elle va pouvoir m'aider à me préparer. Si tu veux bien, nous poursuivrons notre discussion au salon !

- Non, non ! Aujourd'hui, c'est moi qui vais t'aider à te lever !

En se relevant, Annabelle retira le plateau contenant les restes du repas matinal et découvrit le lit pour que sa mère puisse se lever plus aisément car, depuis son accident, la raideur de sa jambe gauche lui entraînait un fort déséquilibre corporel et ces dernières années, des complications de plus en plus invalidantes étaient apparues.

C'est donc Jeanne qui, depuis le départ précipité d'Emma, avait la charge des travaux ménagers à La Jollière, ainsi que des tâches devant faciliter la vie quotidienne de Madame Vercelli. Entre ces deux femmes, de condition et d'âge si différents, était né un fort sentiment d'affection ; Jeanne étant très dévouée et attentive à sa maîtresse de maison et Madame Vercelli prenant garde de ne pas surcharger de travail sa dame de service.

Ce matin-là, celle qui depuis tant d'années était l'âme de cette vieille demeure, mit plus de temps à quitter sa chambre, et en descendant l'escalier de comblanchien au bras de son enfant, il lui sembla retrouver un peu de cette gaieté perdue à la mort prématurée de son fils Paul.

- S'il te plaît, ma chérie, donne-moi ma canne, je vais aller seule à mon fauteuil.

Annabelle retira sa main du bras de sa mère qui se retint à la boule de verre ciselé de la rampe, et attrapa la canne de cuir fauve et d'ivoire posée dans le porte-parapluie.

- Tu veux que je t'aide ?

- Non, mon enfant ; va plutôt dire à Jeanne qu'elle me rejoigne au salon.

Annabelle se dirigea vers la cuisine, dont l'entrée se situait sous l'escalier tournant. Elle poussa la porte et eut une surprise.

- Roger !!! Que je suis heureuse de vous voir !

L'homme au chapeau de feutre à large bord se retourna. Ses pupilles d'un bleu azur pétillèrent de joie sous les gros sourcils broussailleux.

- Mad'moiselle Anna ! C'est toujours un grand bonheur de vous voir à La Jollière. J'ai vu votre belle voiture devant le perron.

Annabelle embrassa les joues fraîches du vieil homme.

- Comment allez-vous, Roger ?

- Les années commencent à se faire ressentir, mais j'ai tellement moins de travail qu'auparavant ! ... Et vous, la vie à Paris ?

- Tout va très bien, Roger ! Tout à l'heure, en passant près de La Verrière, je n'ai pas osé klaxonner. J'ai pensé que vous dormiez peut-être encore.

- Je me lève aussi tôt que du temps de ma Louise, car avec elle, fallait pas que je traîne, répondit Roger en poussant un petit rire saccadé qui lui faisait plisser les yeux et secouer le haut du corps.

Annabelle ressentait une profonde affection pour cet homme qu'elle avait toujours connu et qui avait su prendre la place de ce grand-père Italien jamais rencontré.

- Je peux quelque chose pour vous, mad'moiselle Anna ?

- Non Roger. Je pensais que c'était Jeanne qui était à la cuisine, mais elle ne doit pas être revenue de Fronsac.

- Si si, son vélo est aux écuries et son manteau est suspendu dans le hall ; même que je me suis dit qu'elle était rentrée bien tôt aujourd'hui.

Annabelle fut surprise des propos de Roger.

- Il était quelle heure lorsque vous avez vu son vélo ?

- C'était juste avant mon p'tit tour d'inspection matinale ; il était vers huit heures trente ! Pourquoi ?

- Lorsque je suis arrivée ce matin, son manteau était là ... elle doit en avoir un autre !

- Ah ça, ça m'étonnerait ! La Jeanne, elle use jusqu'au bout ; c'est pas fille à dépenser le sou qui faut pas !

Un sentiment d'interrogation mêlé d'un peu d'inquiétude fit froncer les sourcils d'Annabelle et Roger lissa le côté droit de sa grosse moustache blanche, geste habituel chez ce vieil homme, de perplexité ou de réflexion.

- Je monte voir à sa chambre, dit Annabelle.

- Bon, bien ! moi, pendant ce temps-là je m'en vas faire le tour du bâtiment pour voir si je la trouve ; car c'est sûr, elle n'est pas au jardin.

Annabelle sortit de la cuisine, mais avant de prendre l'escalier, passa sa tête à la porte du salon.

- Ça va, maman ? tu es bien installée ?

- Très bien ! C'est la voix de Roger que j'ai entendue ; Jeanne n'est donc pas rentrée !

Et, regardant sa montre,

- Il n'est que dix heures dix ! Elle ne va pas tarder à arriver.

Ne voulant pas faire part de son inquiétude à sa mère, Annabelle prétextait le besoin de récupérer son sac à main à l'étage.

Les rayons du soleil passant par les deux grandes fenêtres, procuraient une vive luminosité sur le palier du second étage. Les travaux de réfection, dans lesquels seize ans auparavant, Ettore Vercelli avait consacré une très grosse somme d'argent, rendaient désormais cette grande bâtisse agréable à vivre.

Annabelle se dirigea vers la porte de la chambre de Jeanne. Elle frappa, mais n'obtint aucune réponse. Elle frappa à nouveau, un peu plus fort en appelant, « Jeanne ? ... Jeanne ! vous êtes malade ? ... »

Elle posa sa main sur la poignée de porcelaine et la tourna.

La porte était fermée à clef.

Tout à la fois soulagée et intriguée, Annabelle redescendit l'escalier. Elle s'arrêta devant la chambre de sa mère, en ouvrit la porte ; Jeanne n'y était pas. Elle rejoignit donc la cuisine.

- Que fais-tu, ma chérie ? Il y a un problème ?

- Non maman ; j'arrive !

Annabelle traversa la cuisine et se dirigea vers la porte de la tour. Avant qu'elle n'ait pu l'atteindre, celle-ci s'ouvrit et Roger apparut.

- J'ai vu personne, mais y a quelque chose qu'est pas normal ! ...

- Quoi donc ?

- Les paniers sont toujours accrochés dans le vestibule.

- Dites-moi Roger, est-ce que Jeanne a l'habitude de fermer sa porte de chambre à clef ?

- Hé ! Comment voulez-vous que je le sache ?

- Auriez-vous un double des clefs ?

- Oui, à la maison !

- Vous voulez bien aller les chercher, Roger, je vous attends là.

Alors que le vieil homme quittait la pièce, la voix de Madame Vercelli se fit entendre.

- Mais que se passe-t-il Anna ?

Annabelle se rendit au salon.

- Il semblerait que Jeanne ne soit pas allée au marché ce matin !

- Comment sais-tu cela, ma chérie ?

- Son manteau, son écharpe et son vélo sont là, et les paniers sont dans la remise !

- Et bien, c'est qu'elle est rentrée.

- Maman, sais-tu si Jeanne ferme sa porte à clef lorsqu'elle quitte sa chambre ?

- A clef ? ... Non ! ... enfin je ne crois pas ! Mais je t'avoue que je ne me suis jamais posé la question. Pourquoi ?

- Je suis montée à sa chambre et la porte est verrouillée.

Un bruit de clefs se fit entendre dans le hall et Roger apparut dans l'encadrement de la porte du salon, tenant un volumineux trousseau dans la main.

- Bonjour Madame Vercelli.

- Bonjour Roger. Que voulez-vous faire ?

- Nous allons ouvrir la chambre de Jeanne, répondit Annabelle.

- Mais ? Vous n'avez pas à faire cela ; Jeanne doit être à l'extérieur !

Mais Annabelle et Roger étaient déjà dans l'escalier. Arrivés devant la porte de la chambre, Roger tenta aussitôt de l'ouvrir avec son double.

- Y a un problème ... la clef ne rentre pas ! ...

- Ce n'est peut-être pas la bonne, dit Annabelle.

- Bin si ... regardez, chaque clef porte le nom de la pièce, répondit Roger en s'accroupissant, avec peine, pour regarder dans le trou de la serrure.

Après une brève hésitation, il leva la tête vers Annabelle, les yeux plein de surprise et d'inquiétude, faisant naître deux rides profondes aux coins de ses lèvres.

- Elle est fermée de l'intérieur !!!

Un flot d'interrogations envahit Annabelle qui, cependant, voulut rester calme. Elle frappa sèchement à plusieurs reprises sur le parement de bois.

- Jeanne ? ... Jeanne !! ... vous êtes là ?

Avec difficulté, Roger se releva en s'appuyant sur l'angle du mur.

- Restez là, Roger, je reviens.

Annabelle redescendit rapidement au premier étage, attrapa son sac à main posé sur le guéridon et en sortit une lime à ongles.

De retour auprès de Roger, elle s'accroupit devant la porte et introduisit la pointe de la lime pour repousser la clef se trouvant à l'intérieur.

Après plusieurs tentatives, la pointe de la lime pénétra plus profondément et le bruit de la clef, tombant sur le parquet de chêne, provoqua un rictus de satisfaction au jardinier.

Annabelle se releva et Roger engagea le double de la clef dans la serrure. Il la tourna une seule fois, provoquant un bruit sec, mais n'osa pas poser la main sur la poignée de la porte.

Il regarda la jeune femme et recula légèrement.

Les battements de son cœur palpitant dans ses tympan, Annabelle regarda Roger et s'approcha de la porte. La main gauche posée sur l'angle du mur, elle saisit la crémone de la main droite, la fit pivoter et poussa la porte qui s'ouvrit sans bruit.

La luminosité du palier pénétra dans la chambre où un rai de lumière, provenant du volet, traçait une ligne claire sur le plancher.

Sans entrer dans la pièce, de sa main droite, elle chercha l'interrupteur électrique. Elle en poussa le bouton, tout en regardant dans la direction du lit, placé à la droite de la porte.

Jeanne était là, couchée, le corps recouvert jusqu'aux épaules d'une couverture de laine épaisse ; la tête posée sur un gros oreiller blanc, ses cheveux clairs entourant son visage d'une blancheur livide, dont la bouche demeurait largement ouverte.

- Jeanne ? ... prononça Annabelle la gorge serrée.

Elle fit les quelques pas qui la séparaient du lit et posa une main craintive sur le front de la jeune servante.

Il était glacé !

Glacé comme la mort !

Annabelle retint un cri, en posant sa main sur sa bouche et tourna nerveusement la tête vers Roger resté dans l'embrasure de la porte.

- ... Elle est morte ! ...

- Quoi ? ... Oh mon Dieu ! ... Vous êtes sûre ? balbutia le vieil homme en s'approchant avec angoisse du lit.

Il mit la paume de sa main devant les lèvres de la jeune femme. Son corps était sans vie.

- Oh mon Dieu ! ... La pauvre enfant ! ... Mais que lui est-il arrivé ? dit Roger en regardant Annabelle qui s'enserrait le bas du visage de ses deux longues mains.

- Qu'allons nous faire, mad'moiselle Anna ?

Il fallut de longues secondes avant qu'Annabelle propose de quitter la pièce. Elle ramassa la clef, la remit dans la serrure, abattit l'interrupteur et referma doucement la porte. Tous deux étaient fortement choqués et, en rejoignant le rez-de-chaussée,

Roger ne cessait de répéter « Mon Dieu, c'est pas possible ! c'est pas possible ! ».

Annabelle inspira et expira, à plusieurs reprises, profondément, pour tenter de retrouver son esprit d'analyse. « Il faut que j'aille chercher le Docteur Guarrigue ».

Mais avant, elle devait annoncer la douloureuse nouvelle à sa mère.

- Alors, ma chérie ? dit Madame Vercelli en entendant les pas lents dans l'escalier.

Annabelle, livide, entra dans le salon. Elle s'approcha de sa mère, qui en voyant le visage défait de sa fille, comprit que quelque chose de grave venait d'arriver.

- Que se passe-t-il ? ...

Annabelle ne pouvait trouver les mots. Elle regarda Madame Vercelli et prononça d'une voix à peine audible :

- Jeanne ...

- Quoi Jeanne ? ... mais parle voyons !

- Elle est morte, maman !

- Quoi ? ... Ah non ! ... non !!! ... dis-moi que ce n'est pas vrai ! Et regardant Roger qui se tenait en retrait,

- Roger ? ... ce n'est pas vrai ?

Mais le vieux serviteur ne put répondre ; une énorme boule encombra sa gorge et de grosses larmes se perdirent dans sa moustache, avant qu'il ne baisse la tête.

Madame Vercelli cacha alors son visage entre ses mains et fondit en pleurs.

Annabelle s'approcha plus près de sa mère, s'agenouilla à son côté, caressant ses cheveux blancs, mais incapable de prononcer un mot.

Roger se retira à la cuisine.

Lorsque Madame Vercelli fut un peu calmée, elle demanda à sa fille :

- Où est-elle ?

- Dans son lit.

- Mais de quoi est-elle morte ?

- Je l'ignore, maman ... elle est allongée comme si elle dormait ... Elle a dû mourir durant son sommeil.

Madame Vercelli se remit à pleurer.

- Je vais aller chercher le Docteur Guarrigue.

Annabelle appela Roger, qui arriva le visage rougi de chagrin. D'une main, il tenait son chapeau et de l'autre un large mouchoir à carreaux.

- Voulez-vous bien rester près de maman, Roger, je dois aller à Fronsac prévenir le Docteur.

Elle alla prendre son blouson et revint au salon embrasser sa mère et Roger.

En ce milieu de matinée, le soleil de cette fin d'avril, réchauffait la façade de la grande bâtisse. Le fourmillement de vie de la nature qui s'éveille de son sommeil d'hiver tranchait avec le drame qui se déroulait derrière les murs du manoir de La Jollière.

Annabelle s'assit au volant et attendit quelques instants, perdue dans la confusion de ses pensées. Enfin, elle démarra le moteur et fit une manœuvre, avant de reprendre l'allée qui menait à l'entrée du parc.

Fronsac n'était qu'à deux kilomètres. Arrivée aux premières maisons, elle tourna à droite en direction de St André. La maison des Guarrigue était à la sortie de Fronsac, en bordure de la Dordogne. Elle quitta la route principale, s'engagea sur une voie assez étroite qui descendait vers la rivière. De chaque côté de la petite route, de grandes demeures laissaient deviner la richesse économique du bourg et de sa région.

Avec sa MG, elle pénétra dans la cour où une rocaille ornait le centre. Elle se stationna devant la double porte vitrée, descendit rapidement de sa voiture et se saisit de la chaînette qui pendait sur le côté droit de la porte. Elle tira deux fois, nerveusement, dessus et un son clair de clochette retentit à l'intérieur de la bâtisse de pierre blanche.

Quelques secondes s'écoulèrent, avant qu'une silhouette trapue n'apparaisse dans le couloir.

Le pan de vitre teintée s'ouvrit ; une femme au visage rond et rosé questionna :

- C'est pourquoi ?

- Je désirerais voir Monsieur Guarrigue.

- Il est en visite !

Annabelle réfléchit un court instant. L'opulente femme en profita pour regarder la voiture rouge. Sans connaître Annabelle, elle sut alors qui elle était.

- Voulez-vous que je vous appelle Madame Guarrigue ?

- Ah oui, je veux bien ! Merci.

La servante ferma le battant vitré et ouvrit la porte.

- Entrez et attendez là, je reviens !

D'un pas lourd et dandinant, la femme se dirigea vers le fond du couloir, pénétra dans une pièce qu'Annabelle savait être le salon et referma la porte derrière elle.

Le son de deux voix se fit entendre et la porte se rouvrit aussitôt. Madame Guarrigue apparut avec un très large sourire, tout en avançant vers Annabelle. Il émanait de cette jolie femme brune une gentillesse naturelle. Elle était aimée et respectée par tous dans la région, depuis qu'en mille neuf cent vingt quatre, son époux avait succédé au Docteur Raymond Vauclaire, le grand-père maternel d'Annabelle.

- Mademoiselle Vercelli ! Quelle surprise !

Les deux femmes se saluèrent.

- Que se passe-t-il ? demanda Helena Guarrigue, de sa voix claire.

Annabelle hésita sur les propos à tenir.

- Il faudrait que votre époux monte à La Jollière.

- Oui, bien sûr ! ... je ne voudrais pas être indiscrete, mais Madame votre mère n'est pas malade ?

Annabelle baissa la voix, car elle soupçonnait la femme de service d'écouter derrière la porte du salon.

- ... Jeanne est décédée !

- Ooooh ! la pauvre enfant ! ... que lui est-il arrivé ?

- Je l'ignore !

- Bon, je pense que mon mari ne devrait plus tarder. Il montera dès son retour.

Annabelle remercia Madame Guarrigue et quitta la maison.

Elle reprit sa voiture et, alors qu'elle s'approchait du portail de l'entrée, une 4 CV voulut pénétrer dans la cour.

Les deux véhicules stoppèrent brutalement.

Annabelle, reconnaissant le médecin, quitta son cabriolet et se dirigea vers la petite Renault noire, dont la vitre du conducteur se baissa.

- Mademoiselle Anna !! On a évité de justesse la collision, dit ce petit homme chauve en riant.

- Bonjour Monsieur Guarrigue. Il faudrait que vous veniez à La Jollière ... Jeanne est décédée !

- Décédée ? Quand ?

- Je ne sais pas. Nous l'avons trouvée morte dans son lit tout à l'heure.

- Je vous suis !

Le docteur fit le tour du massif, pendant qu'Annabelle sortait de la cour et se dirigeait vers Fronsac.

Aussitôt arrivée au manoir, elle n'attendit pas l'arrivée du docteur et rejoignit sa mère, dont le visage exprimait une profonde lassitude.

Roger, assis dans une chaise près de Madame Vercelli, se releva.

- Le Docteur arrive, maman.

Au même instant, le bruit du moteur de la 4 CV résonna sous les fenêtres du salon.

Roger alla ouvrir.

Le petit homme retira son chapeau en franchissant l'entrée.

- Bonjour, monsieur. Ces dames sont au salon, indiqua le vieil homme en prenant le couvre-chef des mains du Docteur.

- Merci, Monsieur Roger.

Monsieur Guarrigue s'approcha du fauteuil de Madame Vercelli qui voulut se relever.

- Je vous en prie, restez assise !

Il la salua avec chaleur et respect. Dès leur première rencontre, il avait été impressionné par l'extrême distinction qui émanait de cette femme. Et les trente années qui s'étaient écoulées n'avaient en rien entamé sa grande admiration. Il ouvrit sa sacoche de cuir vieilli et en sortit un stéthoscope.

- Permettez que je vous examine.

- Oh, je peux attendre, répondit Madame Vercelli.

Mais le Docteur Guarrigue ne tint pas compte des propos de sa plus ancienne patiente et, connaissant sa fragile santé, l'ausculta avec un soin tout particulier.

- Vous restez dans votre fauteuil et vous essayez de respirer calmement ... Annabelle voulez-vous m'apporter un verre d'eau, s'il vous plaît et une petite cuillère ?

Annabelle se rendit à la cuisine où elle trouva Roger debout devant la fenêtre, le regard perdu dans les vignes qui s'étaient étalées derrière la maison. Elle remplit un verre d'eau et le ramena à Monsieur Guarrigue qui y versa le contenu d'un petit sachet blanc, avant d'agiter le liquide avec la cuillère d'argent. Il tendit le verre à Madame Vercelli.

- Tenez ! Buvez chère amie, cela va vous apaiser.

Puis se tournant vers Annabelle :

- Où est-elle ?

- Dans sa chambre.

- Pouvons-nous monter ?

Annabelle ne répondit que par un signe de tête et se dirigea vers l'escalier. Se doutant de la présence du jardinier dans la cuisine, elle l'appela.

- Vous pouvez venir près de maman, Roger ?

La légèreté d'Annabelle contrastait avec le pas lourd du docteur. Elle ouvrit la porte et laissa entrer Monsieur Guarrigue, qui s'approcha du corps de Jeanne.

Il regarda avec une grande attention le visage de la jeune servante, puis son regard sembla inspecter la couverture qui la recouvrait.

- Annabelle, pourriez-vous ouvrir le volet, s'il vous plaît ?

Elle contourna le lit et saisit la crémone. Mais celle-ci était en position d'ouverture et la fenêtre n'était pas tout à fait close. Elle tira la baie et constata que le crochet du volet n'était pas enfoncé. Elle eut juste à pousser le panneau de bois, pour que la lumière du jour inonde la pièce, avant de refermer la fenêtre.

Doucement, le Docteur découvrit le corps jusqu'aux pieds. La jeune servante portait une chemise de nuit de coton rose, qui lui descendait jusqu'aux mollets.

Annabelle s'était retirée de l'embrasure de la fenêtre et se tenait devant le lavabo, face au lit.

Longuement Monsieur Guarrigue observa le visage, le torse et les mains de Jeanne.

- Les paupières étaient-elles closes lorsque vous avez découvert le corps ?

- Oui ! ...

- Vous ne l'avez pas touchée ?

- Non ! Nous n'avons touché à rien ! ... Enfin si ! ... je lui ai touché le front ... pour voir si elle était fiévreuse ! ... c'est tout ! ... Pourquoi cette question ?

- C'est étrange !

- Quoi donc, Docteur ?

Mais Monsieur Guarrigue ne répondit pas et poursuivit son examen minutieux.

Puis, il s'arrêta, se redressa, retira ses lunettes, passa sa paume de main sur son crâne luisant et, regardant Annabelle :

- Il faut prévenir la gendarmerie !

Annabelle resta bouche bée en entendant ces propos.

- La mort de cette jeune femme ne me paraît pas naturelle, Anna !

- Pas naturelle ? ... vous voulez dire qu'elle s'est suicidée ?

Le docteur hésita sur la réponse à donner.

- Suicidée ? ... oui ... peut-être !

Annabelle sentit un vide l'envahir et dut s'asseoir dans le fauteuil qui se trouvait près d'elle.

- Ça ne va pas ? dit le Docteur.

Il prit la serviette de toilette qui pendait à la patère et en mouilla un coin sous le robinet.

- Tenez, passez-vous ce linge sur le visage. Prenez ce bout car l'autre est sale.

Puis il versa de l'eau dans le verre posé sur le rebord du lavabo et le tendit à la jeune femme.

Mais avant qu'elle ne s'en saisisse, il retira vivement son bras.

- Non ! Excusez-moi ! ... mais nous ne devons plus toucher à quoi que ce soit !

Annabelle le regarda sans comprendre.

- Pour l'enquête ! Nous devons laisser les choses en l'état !

- Quelle enquête ?

- La gendarmerie doit vérifier comment Jeanne a trouvé la mort ! ... Pouvez-vous m'aider à recouvrir le corps tel qu'il l'était ?

Ils remontèrent le drap et la grosse couverture sur le cadavre, tels qu'ils les avaient trouvés et quittèrent la chambre.

- Excusez-moi Docteur, mais ... vous êtes sûr de votre jugement ?

- Il y a des éléments troublants que je ne peux ignorer, répondit Monsieur Guarrigue tout en rejoignant le hall d'entrée.

Arrivés au salon, le regard de Madame Vercelli et de son jardinier interrogèrent le médecin.

C'est Annabelle qui répondit d'une voix qu'elle voulait calme, mais qui masquait mal son émotion.

- Nous devons prévenir la gendarmerie.

- La gendarmerie ?

- Oui, la mort de votre servante ne me paraît pas naturelle, répondit le praticien.

- Comment cela, pas naturelle ?

- Puis-je utiliser votre téléphone ?

Madame Vercelli, tout à son état de surprise, ne répondit pas.

- Oui bien sûr ! Tenez, il est sur la commode.

- Merci Annabelle.

Le médecin tourna plusieurs fois la petite manivelle du téléphone, en décrochant le combiné. Quelques secondes s'écoulèrent, puis :

- Allô ? Mademoiselle ? ... ici le quatorze, je voudrais la gendarmerie de Fronsac, s'il vous plaît.

Il patienta quelques instants, puis :

- Essayez de nouveau, c'est urgent ! ... Bon d'accord, je raccroche. Mais mettez-moi en relation dès que possible. Merci.

Regardant Annabelle :

- Leur ligne est occupée.

- Voulez-vous que je m'y rende ? suggéra la jeune femme. C'est parfois si long pour obtenir un correspondant !

Après une brève hésitation :

- ... Vous avez raison ; vous aurez peut-être plus vite fait.

- Que dois-je leur dire ?

- Dites-leur qu'il y a eu un décès à La Jollière et que je veux les voir dès que possible. J'attends leur venue.

Durant le court trajet qui la ramena à Fronsac, Annabelle ressentit combien le calme qu'elle avait hérité de sa mère semblait en ces instants lui échapper.

Elle pénétra dans la cour de la gendarmerie et vint se stationner à côté de deux bicyclettes auxquelles étaient attachées deux petites charrettes contenant tout un assortiment de légumes.

Elle frappa à l'entrée du bâtiment et sans attendre, entra. Elle se retrouva dans un petit couloir où un couple, assis, semblait patienter. Elle le salua et reçut une sorte de grognement pour réponse. Une forte odeur de corps sales imprégnait la petite pièce d'attente.

L'homme dévisagea Annabelle. Les teintes violacées de son visage trahissaient une trop forte consommation d'alcool et le béret, que nerveusement il ne cessait de tordre entre ses grosses mains rudes, avait découvert une tignasse grise et grasse.

- Où doit-on s'adresser ? lui demanda Annabelle.

Le rustaud, d'un coup de menton pas rasé, lui adressa la deuxième porte.

Depuis l'entrée d'Annabelle, la femme, toute menue, n'avait pas encore levé la tête. Elle ressemblait à un petit animal soumis, avec son regard fixé sur le bout de ses bottes crottées et ses deux bras bien serrés et posés sur sa blouse délavée. Quand la porte du bureau s'ouvrit, elle regarda avec une crainte certaine le gendarme qui leur intima l'ordre d'entrer. Voyant Annabelle, le représentant de l'ordre lui adressa un large sourire, en lui demandant ce qu'elle voulait.

La jeune femme lui fit part du message transmis par le Docteur Guarrigue.

- Bon, je m'occupe de ces deux là et nous y allons après, mademoiselle.

Au moment où Annabelle le remerciait, la sonnerie du téléphone retentit dans le bureau.

L'homme en uniforme s'excusa et Annabelle rejoignit sa MG.

Traversant le bourg, elle vit Marie en pleine conversation devant son officine.

Anna se stationna et descendit retrouver son amie d'enfance.

- Anna, je ne savais pas que tu étais à La Jollière ! Tu es une cachottière !

- Bonjour, Marie. Je ne suis arrivée que ce matin.

- Alors, comment vas-tu ? Mais ne restons pas sur le trottoir, rentrons dans la pharmacie ! dit Marie Stanguet en prenant Annabelle par le bras.

- Jean ! Regarde qui est là !

- Je m'en doutais ! J'ai reconnu le moteur seize soupapes ! répondit en rigolant Jean Stanguet.

- Alors, ma chérie, que deviens-tu ? Tu tournes toujours autant ? Tu sais, avec Jean, nous sommes allés voir ton dernier film et tu y es merveilleuse comme toujours. Ils commencent à parler de toi à la TSF ? Bon, alors quand viens-tu dîner à la maison ?

- Vous voyez Annabelle, que votre amie est toujours aussi bavarde ? s'esclaffa le pharmacien.

- Ecoute, Marie, je ne pourrai pas venir. Je dois rester à La Jollière.

- Pourquoi ? Tu es ici pour quelques jours j'espère !

- Oui, je suis là jusqu'à jeudi.

- Bon, il n'y a donc pas de problème !

- Si ! ... Nous avons un gros souci ...

- Que se passe-t-il, Anna ? Ta maman ne va pas bien ?

- Si, si ! ... Enfin non ! C'est que ... Jeanne est décédée !

- Votre femme de service ? interrogea Jean Stanguet.

- Oui.

- Mais de quoi est-elle morte ? s'exclama Marie.

- Nous ne le savons pas. J'ai appelé ton père et il est en ce moment au manoir.

- Quand est-elle morte ?

- Nous l'ignorons, Jean. Je l'ai trouvée ce matin dans son lit.

- Oh, la pauvre ! je l'ai vue la semaine dernière. Elle est venue acheter les remèdes pour ta maman. C'est vrai qu'elle avait une très mauvaise mine. Mais de là à mourir si vite ... et à son âge !

- Bon ! je dois vous laisser. Ils m'attendent au manoir.

Annabelle salua ses amis encore sous le coup de la nouvelle et sortit de la pharmacie pour rejoindre le domaine.

De retour à La Jollière, elle informa Louis Guarrigue de la venue prochaine des gendarmes.

- Merci, Annabelle ! Je les ai eus au téléphone.

- J'ai vu Marie et votre gendre Docteur. Je me suis sentie obligée de leur parler du décès de Jeanne.

- Bien sûr. De toute façon, cela va se savoir très vite !

- Une fois encore, La Jollière va animer les conversations dans la région ! dit Madame Vercelli sur un ton soupirant. Ce lieu ne peut donc pas vivre sans tragédie. Dès que la vie semble retrouver son calme, une nouvelle épreuve arrive. Je suis fatiguée par tous ces drames et ces chagrins.

De nouvelles larmes roulèrent sur ce visage marqué par trop d'événements tragiques et le bruit d'une voiture, arrivant dans l'allée principale, mit fin à ses propos.

Annabelle qui se tenait debout, la main posée sur l'épaule de sa mère, s'approcha d'une des grandes fenêtres du salon.

- Voilà la gendarmerie.

- Si vous permettez, je vais aller leur ouvrir, dit Louis Guarrigue en se dirigeant vers le hall d'entrée et, avant que le bruit du marteau ne résonne, il ouvrit la porte aux représentants de l'ordre.

- Bonjour, Messieurs. Entrez ! Il les conduisit au salon et s'adressant au plus âgé :

- Brigadier, vous connaissez Madame Vercelli ?

Le chef de brigade retira son képi.

- Mes hommages, Mesdames !

L'autre gendarme, plus jeune, était celui qui avait reçu Annabelle au poste.

- Bonjour, Mesdames.

Le Docteur s'adressa à eux.

- Messieurs, je vous ai demandé de venir, car je viens de constater le décès de la jeune femme employée dans cette maison. Toutefois, des éléments me laissent penser que la mort n'est pas naturelle, et s'adressant à Annabelle :

- Si vous voulez bien nous y conduire ?

- On peut te laisser seule maman, où veux-tu que j'appelle Roger ?

- Non, ma chérie, accompagne ces messieurs.

Annabelle conduisit les trois hommes à la chambre de Jeanne. Elle leur ouvrit la porte et s'adressant au médecin :

- Je préfère vous attendre sur le palier.

Le Docteur et les gendarmes s'approchèrent du lit.

- Voilà le corps, tel que l'ont trouvé Mademoiselle Vercelli et Monsieur Roger, dit à voix retenue Monsieur Guarrigue.

- Je la connais ! Je l'ai vu à Fronsac il y a quelques temps. Comment s'appelle-t-elle ?

- Jeanne Merlet, répondit le praticien avant de poursuivre :

- Tout d'abord, on pourrait penser que la mort l'a surprise durant son sommeil, puisque vous pouvez voir que la couverture et le drap sont parfaitement remontés jusqu'au cou ... Et cela est déjà surprenant, car voyez ils ne forment aucun pli, comme si une fois couchée, elle s'était appliquée à ne pas bouger du tout !

Le Docteur contourna le lit et demanda au jeune gendarme :

- S'il vous plaît, aidez-moi à rabattre correctement la couverture et le drap au pied du lit ... Merci ! ... Maintenant, observez le corps ! Regardez comme le thorax se cambre vers le haut ; les tendons du cou sont saillants, la bouche grande ouverte. Et observez ses mains ! ... alors qu'elles sont posées sur son ventre l'une sur l'autre, voyez comme tous ses doigts sont crispés vers l'intérieur des paumes. Tout son corps semble s'être tendu comme un arc au moment de la mort. Et ce qui est également surprenant, c'est qu'elle avait les paupières closes lorsqu'Annabelle et Roger l'ont découverte. Si la mort avait été provoquée par un simple arrêt cardiaque, le corps ne se serait pas arqué comme cela ; il serait resté en parfaite position de détente et sa bouche ne serait pas si grandement ouverte.

- Donc ? questionna le brigadier Juchault.

- Et bien, lorsque je vois un mort couché dans son lit et recouvert comme s'il n'avait pas bougé, que les jambes sont parfaitement alignées, les bras joints sur le ventre, les yeux clos, je me dis que la mort a été douce. Par contre, lorsqu'un corps présente une tension comme nous voyons ici, cela veut dire qu'au moment du décès il y a eu souffrance ; même si c'est de courte durée, il y a eu souffrance et, dans ce cas, il y a une très infime probabilité pour trouver un corps recouvert d'une façon aussi méticuleuse, reposant dans une telle position et les yeux clos. Donc ! je pense que cette jeune femme est morte, soit par empoisonnement, soit étouffée et on ne peut exclure que quelqu'un ait voulu dissimuler la cause de sa mort !

Les deux gendarmes se regardèrent et le plus jeune demanda :

- La chambre a-t-elle été trouvée dans cet état ?

- Attendez ! repartit le médecin en sortant sur le palier. Annabelle, ces messieurs auraient des questions à vous poser.

La jeune femme marqua un temps d'hésitation, puis entra dans la chambre. Son regard se posa sur le brigadier.

- Mademoiselle Vercelli, c'est vous qui avez découvert le corps ?

- Oui. Avec Roger.

- Lorsque vous êtes entrés dans la chambre, avez-vous touché à quelque chose ?

- Oui, j'ai touché le front de Jeanne.

En disant cela, Annabelle se frotta nerveusement les mains.

- Et ?

- Et rien ! ... j'ai bien compris qu'elle était morte !

- Qu'avez-vous fait ensuite ?

- Nous sommes sortis de la chambre et je suis allée prévenir le Docteur.

Le brigadier porta un regard circulaire dans la pièce, qui ne semblait révéler aucun indice particulier.

- Il y a une chose que Monsieur Guarrigue ignore, dit Annabelle, c'est que la porte était verrouillée de l'intérieur.

- Vous voulez dire fermée à clef ? s'étonna Juchault.

- Oui ! Avec Roger nous avons dû faire tomber la clef dans la chambre avant de pouvoir utiliser le double.

- Donc c'est un suicide ! Cette jeune personne s'est empoisonnée, dit le brigadier en regardant le Docteur.

- Il y a un détail qui me revient, ajouta Annabelle. Quelque chose qui sur le moment m'a étonnée. Mais c'est peut être sans importance ...

Le gendarme Martineau l'interrompit :

- Tout est important mademoiselle. Qu'avez-vous observé ?

- Et bien, lorsqu'avec Monsieur Guarrigue nous sommes venus dans la chambre, celui-ci m'a demandé d'ouvrir le volet et, quand j'ai voulu tourner la crémone de la fenêtre,